11me année. — No 3. Jeudi 4 décembre 1919.

LE VAILLANT.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
27, rue Edouard Wacken
LIÉGE

Fier Catholique - Bon Patriote - Gai Wallon

Abonnements :
Ordinaires . . . . . 5 francs
D'étudiants . . . . . 3 francs

Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

Vaillant rendra compte de tout ouvrage dont deux exemplaires lui seront remis.

Les manuscrits ne sont jamais rendus.

Aucune suite n'est donnée aux envois anonymes.

M. René DOUMIC

à l'*UNION*

Présentée par Monsieur le Ministre Jaspar, d'originale et très fine façon, la conférence de Monsieur René Doumic, directeur de la revue des *Deux Mondes*, membre de l'Académie Française, vient de remporter ce tant joli et plein succès dû aux choses qui ont infiniment remué. Et le remerciement qui la clôtura, où M. Jaspar voulut mettre tout son parfait et élégant classicisme, fit de cette soirée une des plus délicatement séduisantes qu'il n'ait été donné de passer en mon souvenir.

Le public liégeois est venu à nous, à vous surtout, messieurs, qui nous avez charmé, beaucoup plus que l'an dernier certes, mais moins encore qu'aux prochaines de nos conférences, quand la campagne à coup de bourrasques aura fait rentrer tous nos Liégeois à l'hivernal logis.

Toute jolie salle, auditoire enthousiaste. J'aime à croire que Monsieur et Madame Doumic emporteront de notre cité ardente, le souvenir qu'elle méritait laisser.

Quel régal, cher Monsieur Doumic, quel régal délicieux de l'oreille et de l'esprit vous nous avez donné. C'était cela qu'il fallait nous dire et nous le dire comme vous nous l'avez dit parce que nous vibrions à l'unisson de votre enthousiasme.

Je ne veux faire qu'une chose ici, non pas essayer de rendre de pâle et mièvre façon ce qui fut si intensément dit ; non pas même paraphraser votre causerie chaleureuse ; tous les nôtres y étaient, à votre conférence, tous nos étudiants et tous nos lecteurs, et je laisse à vos quotidiens le soin de renseigner leur public: mais en votre Paris où vous serez rentré au moment où paraîtra notre journal d'étudiants, de notre Liége intellectuel que vous avez subjugué et charmé, notre grand et profond merci, tout simplement.

Oh ! oui, la guerre nous fut salutaire qui nous jeta dans les bras de la France, enfant pantelant et blessé, oui la guerre nous fut salutaire qui nous força, là, bien définitivement et à jamais, à rompre avec l'intellectualité lourde et menteuse, et fausse qui est la mentalité allemande intellectuelle.

Votre esprit de clarté nous voulons le faire nôtre ; s'est lui qui nous fait tant aimer la France, tout en restant Belges intensément ; lui et votre culture profondément humaine ; souple comme la vie, et votre sens de la nature, votre grâce souveraine dans sa modestie, — comme je répète mal n'est-ce pas ce que vous avez si délicatement dit.

France qui a pour âme la douceur et pour vêtement la bonté, « douce France, qui connaît l'art de doucement vivre »... oui, oui, c'est cela, c'est complètement cela.

Notre esprit prenez-le, nous vous le donnons à pétrir ; et que ce soit à Gand en Flandre, ou qu'Anvers vous convie après Liége ou Charleroi, ou Bruxelles capitale, de partout l'élan intellectuel vous le sentirez se tendre vers vous et vous appeler, et ce qui est mieux encore, vous écouter.

La petite Belgique qu'on veut diviser, la petite Belgique qu'on veut voir s'entre-déchirer, non, on n'y parviendra pas. La guerre nous a fait davantage encore aimer la France : ne nous a-t-elle pas donné le plus sublime, le plus complet exemple du patriotisme le plus énorme, merveilleusement !

La France nous y a mené, vive la France et vive aussi, Monsieur, celui qui est venu tout à l'heure si joliment nous dire qu'il nous aimait.

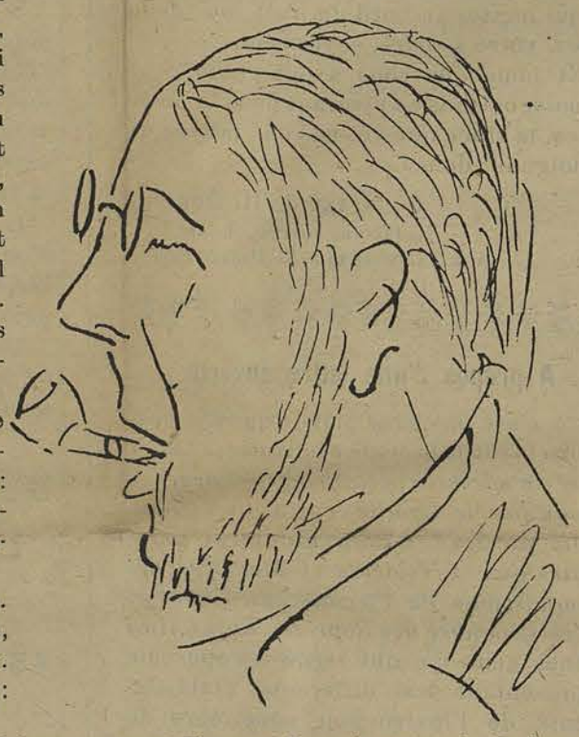
A. F.

LUI !

« Je demande la parole »
J. G.

Il est étourdi, suburbain, brillant causeur, bolcheviste, rouspèteur, dévoué et myope ! La galerie, dont il ne dédaigne pas les rumeurs, l'a baptisé le Vaillant-homme.

Il s'attend certainement, ayant soupçonné qu'on l'allait caricaturer, à ce que je sois aimable, par reconnaissance, non du ventre, mais de la plume ; car il vend notre prose avec acharnement. Il est la cheville ouvrière de ce soviet mystérieux et hétérogène que l'on nomme : Comité du *Vaillant*. Il y a, prétend-il, toutes les besognes ingrates. Aussi doit-on souvent calmer ses plaintes en flattant sa vanité : « Veux-tu bien te taire !... quand on est l'agent de publicité, le « Grand Annoncier », le vendeur en chef ! ». Lorsque l'on a énuméré ses titres, en passant par celui de secrétaire-adjoint, il lui arrive de sourire exquisement.



Ses interruptions pendant les séances, sont remarquables de volubilité.

Il s'indigne, en bon bolcheviste convaincu, à toute mesure d'autorité intempestive qu'il stigmatise : Dictature ! C'est peut-être le premier étudiant qui ait effrayé Tubapipe !

Il a parfois l'éloquence tenace. S'il vous pince un bouton du veston, il faut bien écouter jusqu'au bout. C'est ce qu'on appelle à l'Union : se faire... a...grafé !

Je crois qu'au fond il nous dédaigne un peu. Il nous fournit sa copie du bout des doigts deux jours avant le tirage. Comme c'est un hospitalisé des grandes feuilles quotidiennes, il souffre de ne pas être, chez nous, frappé à la linotype et édité en deux heures. Et puis nous ne tirons pas à cent mille !!

Jacques, nous t'aimons pourtant beaucoup malgré tes innombrables défauts... Dans le gouvernement du « *Vaillant* », ton ministère de vente est précieux entre tous. Et comment les tout petits gens de lettres que nous sommes ne te courtiseraient-ils pas, puisque tu leur accordes — certains jours, hélas ! maigrement — la Publicité ?

IDEM.

AVIS

La deuxième Conférence du Cycle, annoncée pour le 8 Décembre, sera donnée le **Mercredi 10 Décembre,** à 8 1/4 heures.

" Les Victoires de la Marne ,,

par Monseigneur TISSIER,
Évêque de Châlons sur Marne.

Les Lettres

Les idées morales de Pierre LOTI

« Je n'ai jamais composé un livre, moi ; je n'ai jamais écrit que quand j'avais l'esprit hanté d'une chose, le cœur serré d'une souffrance et il y a toujours beaucoup trop de moi-même dans mes livres. »

Ainsi s'exprimait bien sincèrement P. Loti dans son discours de réception à l'Académie française. Mais nous pouvons nous élever contre cette affirmation assurément trop modeste. Non ! mille fois non ! Il n'y a pas trop de lui-même dans ses œuvres. Eh ! n'est-on pas toujours heureux de sentir l'âme d'un auteur vibrer dans les pages qu'il publie, de voir que c'est avec son cœur et de tout son cœur que le romancier se livre dans un élan de passion ?

Ces accents émus, ces enthousiasmes vibrants, ces mélancolies désespérantes, c'est chez Pierre Loti qu'il faut les chercher ; car, dans ses récits, on rencontre toujours deux personnages qui dominent.

Le premier, c'est la nature, la nature effrayante aux mille visages, l'ensemble des images vaporeuses et frémissantes, enivrantes et sensuelles dont la magie troublante s'exerce sur le lecteur avec un charme tout puissant.

Le second, c'est Loti, c'est l'auteur lui-même, Monsieur Julien Viaud avec son âme à lui, son âme si singulière « de bête à part » (*Fleurs d'ennui*, p. 105) qui, au dire de Jules Lemaitre « serait contemporaine de l'humanité naissante et de l'humanité vieillie et qui aurait parcouru la surface entière du globe terrestre, âme savoureuse et triste, toujours inquiète et toujours frémissante. » (1)

Dans ses romans, Pierre Loti apparait tout entier ; il s'y révèle à chaque page, tour à tour sensitif et triste, ardent et mélancolique, toujours indécis devant l'immensité des choses, toujours troublé devant le grand problème de la mort qui le hante !

Aussi, pouvons-nous aisément chercher dans ses récits caractérisés par leur individualisme transcendant, l'évolution de ses idées morales, les trois grandes étapes qu'elles ont parcourues depuis la publication d'*Azyiadé* en 1879, jusqu'en 1914 — ne parlons pas de *La Hyène enragée* et de *L'Horreur allemande*, ces deux dernières œuvres qui n'ont plus le charme des précédentes et ne nous donnent guère de renseignements sur les idées morales de leur auteur.

Considérons d'abord l'enfance de Loti. Pour connaître ses débuts dans la vie, il nous suffit d'ouvrir *Le roman d'un enfant* ; l'auteur nous y fait un récit sincère auquel nous pouvons nous fier.

Dernier né d'une famille de vieille souche calviniste, il fut élevé dans un coin de Saintonge avec une rigide piété. Comme recueil de contes de fée, il épela la Bible et sa nourrice l'endormait en ressassant les formules des Psaumes et de l'Ecclésiaste. Avouons-le, cela ne le disposait guère à la gaité. Aussi, était-il sage, timide et réservé, déclarant que plus tard, il serait pasteur. Bref, la destinée orageuse et mouvementée que lui réservait l'avenir, personne, pas même lui, ne l'avait présumée.

Après cette enfance mélancolique qui, avec l'habitude du repliement sur soi-même devant lui donner comme le pressentiment de la douleur et du peu de choses que nous sommes. Il s'engage bientôt dans la marine ; et, c'est son éternel tour du monde qui lui révèle sans tarder l'horrible néant des choses et lui fait, à lui aussi, dire en un certain sens : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

A 27 ans, il a couru aux quatre coins du monde. Après avoir rêvé sur tous les océans, en proie aux inquiétudes dévorantes du doute, il écrira sa première profession de foi : « Croyez-moi, dira-t-il, le temps et la débauche sont deux grands remèdes... Le cœur s'engourdit à la longue et c'est alors qu'on ne souffre plus... Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale ; rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné à respecter; il y a une vie à laquelle il est logique de demander le plus de jouissance possible en attendant l'épouvante finale qui est la mort. « Je vais vous ouvrir mon cœur ; je vais vous faire ma profession de foi » écrit-il à son ami William Brown. « J'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qu'il me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale ; je ne crois à

(1) Jules LEMAITRE, *Les Contemporains*, s. III, p. 93.

rien, ni à personne... Je n'ai ni foi ni espérance. . J'ai mis vingt-sept ans à en venir là ! » Spectacle navrant que cette profession de nihilisme intégral !

Et pourtant cette vieille croyance à l'immortalité de l'âme que lui avaient inculquée ses parents, il n'y renoncera pas aisément et son œuvre entière est une grande déception devant l'angoissante question de l'au delà.

Car la mort, pour Loti, ce n'est pas l'ensevelissement dans un blanc linceuil immaculé ; ce n'est pas l'inhumation au milieu des roses et des immortelles avec le doux espoir d'un ultime voyage aux pays inconnus ; non ! c'est l'anéantissement final ; c'est l'abominable hantise de « l'affreux trou noir » où, coûte que coûte, il faudra crouler un jour.

Voilà ce qui lui fait une peur atroce ; son esprit troublé, révolté, ne l'admettra pas ; il cherchera une solution dans ses courses en mer ; enfin, il consultera toutes les religions du monde et ce sera la seconde étape de sa vie morale. Franchement, on peut dire qu'il a cherché avec sincérité et que ne pas avoir trouvé le fit souvent cruellement souffrir.

Nous le voyons, au cours de ses pérégrinations à travers le monde, se faire initier à la théogonie des brahmanes, au culte du Lotus bleu, à la doctrine des sages de Rénarès ; puis il va se réfugier dans le Mahométisme, « cet Islam vers lequel j'avais incliné jadis » dira-t-il dans « Jérusalem ».

Et le voilà enfin qui fait le grand pèlerinage aux Lieux Saints, tentant la pieuse expérience avec une ingénue sincérité.

Il se traîne au Calvaire : « Me jeter, moi aussi, sur ces pierres du Golgotha et m'y abîmer dans une adoration ! » Au Saint Sépulcre, il sent se faire en lui comme « un réveil de la foi des apôtres » et il éprouve l'émotion « doucement trompeuse d'une prière entendue et exaucée ». (2)

Mais l'angoisse le reprend ; le doute remplit son âme inquiète comme auparavant : « Le Christ de l'Evangile, en somme, j'étais venu pour Lui seul, comme les plus humbles pélerins, animé par je ne sais quelle naïve et confuse et dernière espérance de retrouver ici quelque chose de lui, ne fût-ce que comme un frère inexplicablement consolateur... Et ma détresse aujourd'hui se fait plus morne et plus désespérée de ce que même ici, son ombre achève, pour moi, de s'évanouir... » (3)

Et il s'en est retourné, l'âme plus navrée que jamais, sans avoir cru à ce « Christ des icônes dorées, trop différent du Christ de son enfance ».

La deuxième étape est atteinte ; il a cherché de toutes les forces de son esprit angoissé. Ce qu'il espérait, il ne l'a point su trouver. Toutefois, la recherche n'a pas été totalement vaine et si parfois, le romancier se retrouve encore en face « du néant des religions, de l'inexistence des divinités que les hommes prient » (4) ses œuvres nous mettent maintenant en présence d'une mélancolique douceur, d'une humble résignation devant ces mots sublimes : « *Ave, ô Crux, spes unica* ».

Aussi bien, sous une forme paradoxale, a-t-il vraiment dépeint toute sa pensée lorsqu'il écrivait en 1910 dans *Le château de la Belle au bois dormant* : « Religion. Tout est faux. Mais le contraire l'est encore bien davantage et notoirement plus absurde ! »

Aucune religion ne lui a découvert la vérité ; il voudrait du moins qu'on les respectât toutes.

Et, condamnant avec mépris, « cette lie des demi intelligences et des quarts d'instruction que l'actuel régime social fait remonter à la surface et qui au nom de la science, se rue sans comprendre dans le matérialisme », il a senti qu'il devait y avoir quelque part une pitié suprême pour entendre nos cris.

Cette pitié suprême vers laquelle se tendent nos mains désespérées, il faut qu'elle existe, quelque nom qu'on lui donne ; il faut qu'elle soit là, capable d'entendre au moment des séparations de la mort — toujours sa hantise ! — notre clameur d'infinie détresse, sans quoi la création à laquelle on ne peut raisonnablement plus accorder l'inconscience comme excuse, deviendrait une cruauté par trop inadmissible, à force d'être odieuse et à force d'être lâche.

Et de tous mes pèlerinages sans nombre, les futiles ou les graves, *ce faible argument si peu nouveau est encore tout ce que j'ai rapporté qui vaille* ». (5)

C'est la troisième et dernière station du calvaire de sa vie inquiète devant le doute et l'inanité désolante des choses d'ici-bas.

Sa croyance finale, ne pourrait-on pas la résumer en disant : « S'il existe un Dieu et il doit y en avoir un, ce doit être la Pitié suprême, un Dieu de bonté et de charité ; et le Christianisme, après tout, c'est peut-être un leurre, mais c'est si consolant ! »

Cette impression finale, évidemment, n'est pas une conclusion ; aussi, ne s'en cache-t-il pas : « Je n'ai su que chanter mon admiration épouvantée devant l'immensité changeante du monde ou jeter mon cri de détresse ou de révolte *devant la mort*. » (6)

Mais enfin, c'est un grand pas si l'on compare l'amoralité indifférente, parfois même cynique, de ses premières œuvres ainsi que l'âpre angoisse de *Pêcheur d'Islande* et de *Mon Frère Yves* à la douceur consolante et résignée de ses derniers ouvrages.

Pour terminer en montrant une fois de plus le changement radical opéré en Pierre Loti depuis Azyiadé, citons cette phrase admirable qui se passe de tout commentaire : « O Christ de ceux qui pleurent, ô Vierge calme et blanche, ô tous les mythes adorables que rien ne remplacera plus, ô vous seuls qui donnez le courage de vivre aux mères sans enfants et aux enfants sans mère, ô vous qui faites les larmes couler plus douces et qui mettez au bord *du trou noir de la Mort*, votre sourire, soyez bénis...

Et nous qui vous avons perdu pour jamais; baisons en pleurant dans la poussière, la trace que vos pas ont laissée en s'éloignant de nous... »

CONSTANT de HORION
Rédacteur correspondant
aux *Tablettes* et à *La Pensée Latine*.

2) *Jérusalem*. Page 271. Edition Nelson.
3) *Id.* page 205.
4) *Ramuntcho*.

5) *Pèlerin d'Augkor*, p. 233-4. Calmann-Levy.
6) Discours de réception à l'Académie française.

A propos d'une lettre ouverte

Ce n'est pas sans plaisir que j'ai parcouru la petite brochure intitulée: « *Lettre ouverte adressée pour la défense de leurs droits par le Comité central de l'Union nationale des Etudiants militaires démobilisés aux Présidents et Membres des Commissions de l'Armée, du Sénat et de la Chambre des Représentants* ». Les jeunes gens qui ont signé cet opuscule représentant les différents établissements de l'instruction supérieure de Belgique, ont bien mérité notre reconnaissance. Ils exposent en langage clair et précis quelles sont nos revendications en matière de rémunération. Ils montrent dans un exposé fort net que nous avons été frustrés d'avantages qui nous revenaient de plein droit.

Pour terminer, ils montrent que les différentes objections opposées aux revendications des Ex-Etudiants militaires, ne tiennent pas debout lorsqu'on veut les examiner d'un peu près :

1. Nous avons joui d'avantages lors de la réouverture des cours alors que notre rentrée aux Universités n'était pas un avantage mais une nécessité « d'intérêt national ».

2. Nous avons été nommés au grade supérieur, mais
   a) cette faveur ne s'étendait pas à tous ;
   b) les adjudants n'en jouirent pas ;
   c) pour celui qui veut bien calculer les majorations de solde ne parviennent guère à la somme donnée aux démobilisés ordinaires.

Toute la belle théorie des dirigeants tombe devant ces arguments si clairs et si nets, aussi devons-nous féliciter le Comité central pour son opuscule et lui promettre tout notre appui.

Alfred LEMAIRE.

COMMUNIQUÉS

Union générale des Ex-Etudiants Militaires

(Section de Liége)

Le comité de la section liégeoise de l'U. G E. M. dans sa séance du 25-11-19 jugeant utile de réfuter certains racontars, déclare n'avoir en aucune façon appuyé la requête adressée au Ministre de la guerre par les étudiants mobilisables des classes rappelées actuellement. Il se réfère à l'assemblée générale du jeudi 6 novembre, où la suppression des C^les universitaires a été unanimement approuvée.

Pour vos LIVRES, adressez-vous à la Librairie, J. WYKMANS, 9, rue Saint-Paul.

Revue des Revues

Les Facultés catholiques de Lille

Jolie petite revue bien imprimée et illustrée de plusieurs portraits : Monseigneur Charost et Monseigneur Lesne, le premier chancelier de l'Université Catholique, le second recteur de la même. Signalons en passant quelques articles :

Les nouvelles nominations de chancelier et de recteur dévolues aux 2 évêques cités plus haut, la nomination de secrétaire général à M^r le chanoine Henri Dutoit qui dirige d'ailleurs la revue dont nous parlons.

Un autre article nous donne un aperçu de la *Semaine sociale* de Metz où l'on s'est occupé de travaux sociaux à observer et à éclairer en les plaçant dans l'atmosphère du catholicisme. Le travail a été ardu car il a fallu renouer une tradition interrompue pendant 50 ans par l'oppression allemande.

Signalons encore : « le congrès de musique sacrée à Tourcoing » auquel l'Université catholique de Lille a pris une grande part. « Le Canada et l'Université Catholique de Lille » où il est exposé les relations étroites qui unissent la vieille et la nouvelle France.

Enfin la revue se termine par le livre d'or de l'Université où on énumère une série de héros tombés au champ d'honneur pour la France.

Toutes nos félicitations aux directeurs de la *Revue* et nos meilleurs encouragements.

ALFRED LEMAIRE.

LE 8ME CONGRÈS
National et Interallié
DES
ASSOCIATIONS D'ÉTUDIANTS
à STRASBOURG
(20-25 NOVEMBRE 1919)

Un Congrès pittoresque, bariolé, fastueux et surtout émouvant.

Les étudiants des quatre coins de l'Europe sont venus à Strasbourg, ville de France, acclamer la résurrection de l'Université française. Il y avait, avec leurs coiffures et leurs insignes nationaux des français, des belges, des suisses, des grecs, des italiens, des roumains, des polonais, des serbes, des tchèques, des danois, des arméniens, des hollandais, des anglais, des luxembourgeois, des norvégiens, des américains.

L'hospitalité des Alsaciens-Lorrains fut charmante et princière.

L'organisation du Congrès était confiée au « Cercle des Etudiants de Strasbourg » ; elle fut extrêmement précise et minutieuse à un point que nous ignorons, et elle fut une raison certaine du succès et du déroulement vraiment féérique des festivités.

Journées d'enthousiasme aussi, où l'on criait « Vive la France » avec sincérité au défilé des troupes, des vieux drapeaux et des anciens combattants de 70.

Voici schématiquement le programme des fêtes et des travaux :

Jeudi 20 novembre. Arrivée des congressistes, que des étudiants lorrains en béret bleu, acceuillent.

Le soir, grande retraite aux flambeaux, puis réception des congressistes à la Salle des Fêtes de l'Orangerie. Punch de bienvenue sous la présidence du camarade J. Gérard, président de l'Union Nationale des étudiants de France. Les délégués de chaque université défilent à la tribune, et célèbrent la victoire française. C'est original et émouvant. Lucien Bury et Henri Heuse saluent l'Alsace, au nom de Liége.

Vendredi 21 novembre. A 9 h. 1/2, séance d'ouverture du Congrès au Palais de l'Université sous la présidence de M. Lucien Poincaré, membre de l'Institut La salle de l'« Aula » est décorée avec les drapeaux des associations d'étudiants qui participent au congrès

Van Laer, de l'université de Bruxelles, rend, au nom des étudiants belges, un hommage aux étudiants de France, compagnons de guerre. Le président de la délégation des étudiants de Norvège lit une adresse signée par 2.000 étudiants de son pays et offre aux étudiants français un drapeau norvégien.

A 10 h. 1/2, pendant que les congressistes visitent la Cathédrale, les délégués officiels réunissent le comité de l'Union Nationale, et se répartissent entre les quatre commissions. Ceci c'est le travail utile du congrès :

1re commission : Administration des associations d'étudiants. Principaux rapports : L'inscription d'office des étudiants aux associations générales (Prost, Besançon). A qui doit s'appliquer le mot « Etudiant ». L'unification des statuts des associations générales (Fagonet, Bordeaux).

2de commission : Amélioration de la vie matérielle de l'étudiant. Principaux rapports : Les maisons d'étudiants (Kahn, Nancy). Le logement et les restaurants (Dalsace, Paris) Les sports à l'Université (Petitjean, Paris). Le placement des étudiants (Beau, Paris).

3me commission : Questions universitaires. Principaux rapports : L'enseignement féminin (Mlle Chaix, Paris) Les lettres, le droit (Berthonneau, Paris). Les sciences (Voisin, Nancy), etc.

4me commission : Propagande et relations extérieures. Principaux rapports : Rôle de l'étudiant dans la société (Metter, Paris). La création d'un groupement interallié (Kahn, Nancy). Projet de relations entre associations des pays alliés et neutres (Schmid, Strasbourg).

A 13 h. Déjeuner au Grand Hôtel de la Ville de Paris.

A 17 h. Conférence de Monsieur Charles Moreu, de l'Institut, sur « Lavoisier et ses continuateurs ».

Réception des délégués officiels à la Chambre de commerce.

A 18 h, réception à l'Hôtel de Ville, par M. le maire Peirotes.

Le soir, soirée intime au théâtre de l'Union.

Samedi 22 novembre. C'est la grande soirée officielle, où M. R. Poincaré, président de la République, assisté de M. Millerand, des maréchaux de France, d'académiciens, inaugure l'Université française dans la grande salle du Palais de l'Université décorée des fanions estudiantins et tendues de précieux gobelins amenés, la veille, de Versailles. Séance émouvante. M. Pfister qui fut professeur à Strasbourg, s'écrie: « Ah, Messieurs, ce n'est pas une inauguration, c'est la rentrée de 72, qu'on avait retardée ! »

13 heures. Banquet officiel au Palais des Fêtes.

17 heures. Séance solennelle du Congrès dirigée par M. Raymond Poincaré, où le commissaire général du congrès dépose le rapport.

Le soir, les délégations catholiques de Gand et Liége furent aimablement invitées par le cercle Ozanam, association catholique des étudiants de Strasbourg. Réunion intime et charmante. Que M. Paté, le président du C. O. soit vivement remercié.

Dimanche 23 novembre. Excursions : à Sainte Odile, pèlerinage d'Alsace à Hohkoenigsburg, à Pechelbronn (visite des puits de pétrole). Match de Foot-Ball.

Soirée de gala au Théâtre Municipal.

Lundi 24 novembre. Réunion des diverses commissions. Nombreuses assemblées du Congrès interallié où l'on élabore assez péniblement un projet d'internationale universitaire.

Voici les résultats acquis : L'Association internationale des étudiants est créée. Son siège est fixé à Bruxelles (geste aimable des Français qui ont refusé Paris). Elle aura un comité exécutif, 4 sections permanentes, un conseil des questions administratives et financières, et une assemblée générale, grand organisme où tous les pays seront représentés et voteront selon leur importance intellectuelle. Idée fondamentale : la fraternité des intellectuels est la base de la fraternité des

peuples. Nous reviendrons sur ceci un autre jour, avec moins de hâte.

A 17 heures, M. Millerand, commissaire général de la République en Alsace-Lorraine, prononce la clôture du Congrès.

Le programme de la journée compte de plus une visite de la Faculté de médecine, des Instituts scientifiques ; un banquet officiel sous la présidence de M. le maréchal Foch ; une soirée de gala en l'honneur des alliés.

Mardi 25 novembre. Dernière réunion des délégations françaises et étrangères. Promenade au Rhin (Kehl, tête de pont) et dislocation.

Il faudrait pour donner du Congrès de Strasbourg un compte-rendu complet et une physionomie vivante que *Le Vaillant* ne ménageât pas ses colonnes. Trop théoriques, peut-être par instants, les travaux de commissions résolvent heureusement la plupart des questions universitaires nouvelles.

Ce frottement des nationalités, encore que pittoresque, est éminemment instructif. Mais le Congrès de Strasbourg a surtout affirmé le prestige universel de la Victoire Française et sa signification morale. Il témoigne aussi de l'attachement intact des vieilles provinces d'Alsace et de Lorraine à la France. Elle était inutile cette émouvante prière que nous adressait M. Ungemach, président de la Chambre de commerce : « Mes amis, croyez au cœur français de l'Alsace. Et, quand vous serez rentrés chez vous, dites très haut que les Alsaciens sont toujours des Français ! »

IDEM.

ÉCHOS

Une main sur la hanche — l'autre expliquant la subtilité de la pensée — et le sourire doré, je veux dire monté sur or, il raconte aimablement des bribes ineffables de conversation entre examinateur et candidat.

— Voyons maintenant quels sont les pouvoirs publics.

— ???

— Eh bien ?

— ???

— *(Voulant aider)* Le roi, n'est-ce pas? puis ?

— Oui, oui... le roi, la loi, la liberté.

—

Simple définition.

— Qu'est-ce que la responsabilité ?

— La responsabilité... c'est quand on fait mal et qu'on dit que c'est vous...

—

— Que savez-vous de la caution ?

— ???

— Par exemple, pour des denrées...

— Oui, m'sieu, des denrées coloniales...

PINARD.

—

Perle étymologique. — Etudiants en philologie *classique*, savez-vous pourquoi « *Virgile, Tacite, Cicéron et quelques autres auteurs latins sont appelés des classiques ? Parce qu'on les étudie en classe* » ! (Réouverture du cours 1919-1920).

Tertullien et Plaute ne sont-ils pas tous deux *postclassiques* ?

Sans doute, puisqu'on les étudie chez soi, *après la classe* !

Et Aulu-Gelle (un *exclassique*, celui-là qu'entendait-il par « classicus scriptor » ? un écrivain de premier ordre ou bien un élève d'une *classe* de calligraphie ? !

RACINOPHILE.

—

L'agence La Madelon EST TRANSFÉRÉE à Saint-Léonard.

Soir de Guindaille

J'ai reçu une belle carte jaune : « pour rappel, le jeudi 13 novembre à 8 h. 1/4 à l'Union, assemblée générale. Longtemps, je me suis demandé si je m'y rendrais... A 8 heures je pars.

Arrivé devant la Concordia, toutes les fenêtres sont brillamment éclairées, j'hésite... Entrerai-je? n'entrerai-je pas ? Heureusement qu'un ancien charitable me repère et m'entraîne : la peur du baptême lutte contre la curiosité de voir « comment cela se fait ».

Entré dans la salle, j'y retrouve toute une bande de connaissances : anciens aux manières aisées, bleus qui n'osent se remuer de peur de se faire remarquer. Leur nombre est respectable... tant mieux ! je ne serai pas seul !

A 8 h. 1/2, le président, un espèce de colosse à lunettes, l'air très brave homme, monte à la tribune. Un concert de hurlements l'accueille. Ce qu'il dit ? Nul ne l'a jamais su...

Le tumulte s'apaise... mais non pour longtemps.

Il m'est tout à fait impossible de vous reproduire le supposé chef-d'œuvre d'éloquence qui fut prononcé ce soir-là. Mes souvenirs confus ne me représentent qu'un tableau chaotique : une bonne centaine d'étudiants gesticulant, tapant du poing, du pied, à l'adresse d'un orateur corpulent dont on n'entendait pas un traître mot. Dominant le fracas, un tintement désespéré de sonnette.

Comme démonstration de la solidité et du bon rendement du métal, c'était parfait. Comme résultat général, il se dégageait de ce « concerto de carillon » une impression fort désagréable : nous étions persuadés que l'entrée de la maison avait été refusée à un pauvre diable d'étudiant retardataire qui se vengeait sur la sonnette de la rue...

De toute cette salade, je n'ai retenu qu'une phrase : « Camarades, je déclare la guindaille ouverte ! » (coup de sonnette).

Et ce fut le tour des bleus... et de votre serviteur.

Un nombre respectable de demis avalés « à fond » (coup de sonnette) me lave enfin de cette couleur horizon par trop voyante qui commençait à me peser.

A 11 heures, la séance est levée (coup de sonnette).

Le temps de passer malgré l'un ou l'autre agent de police rue du Pont d'Avroy, d'arracher quelques affiches électorales, et nous tombons sur un anti-clérical combatif dont le sifflet par trop perçant excite les nerfs des meneurs de la bande.

Rassemblement. Les pékins retardataires s'attroupent. Se battront... Se battront pas...

Les « calotins » ont le demi généreux ! Après tout, il a raison, l'anti-clérical ! Il est au dessous de notre dignité d'arracher des affiches électorales à 11 heures du soir. Nous le ferons désormais en plein midi.

Les demis aidant, on se réconcilie, on s'applaudit (Un discours !) et en avant vers le Phare. L'air frais ne parvient pas à rétablir l'équilibre compromis du meneur de la bande. Il veut à tout prix expliquer où il nous mène (Un discours ! Ecoutez ! Un discours ! Il est saoûl ! Depuis quand les bleus se permettent-ils des remarques ! ? Un discours !).

Il n'a cependant pas le demi éloquent : pas moyen de s'entendre... on s'ennuie... on se sépare .. bonsoir la compagnie !...

— — —

Pendant toute la nuit, un cauchemar m'a tenu haletant : il me semblait être transporté dans un enfer où la consigne était de boire 2 demis à la seconde, éternellement, au millieu des vociférations des démons, tandis qu'une sonnette inlassable carillonnait à mes oreilles. .

LE ROQUET
ex-bleu.

Notre reporter **Rafle,** *bien connu de nos lecteurs d'avant-guerre, vient de découvrir dans les vieilles archives du VAILLANT les premiers feuillets d'un roman-feuilleton, célèbre s'il avait été achevé. Nous les livrons au public :*

Honny soit qui mal y pense

—

« Il n'est pire sot que celui qui se fâche...
BOSSUET (Oraison du P. de Condé).

Grand roman fantastique des Escholiers liégeois

par

PIERRE et PAUL

—

CHAPITRE I.

SOUS L'HORLOGE

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïen» .
BRUNETIÈRE

Minuit ne sonnait pas malgré la littéraire tradition du roman-chef d'œuvre, au carillon de la Cathédrale, parce qu'il n'était que 10 heures et demie du matin.

Il pleuvait... Verlaine eut dit : Il pleut sur la ville comme il pleut sur mon cœur. Il pleuvait sur le cœur de Jean. Très malheureux, ce Jean ; il arpentait le couloir qui mène de la philosophie au droit en se tordant les mains de désespoir...

« Le roman s'arrêtait là, hélas ! Et la rédaction d'alors avait ajouté cette note marginale savoureuse (!) :

Les auteurs de notre feuilleton ne se contentent pas de six louis dont nous leur payons la ligne (oh, le dur sacrifice sanglant, comme disait Bourdaloue !) Ils exigent qu'on ravitaille leur verve... en canards fussent-ils anonymes.

Adressez les dénonciations à Messieurs Pierre et Paul, hommes de lettres, au bureau du journal. Leur discrétion, comme leur talent, est absolue.

L'Imprimerie - Papeterie Georges LIVRON, *est transférée*, 8, rue Bertholet, Liége.

"LE COURS A LA MODE"

Notre savant et vénéré professeur M. Doutrepont n'a pas été peu surpris à son premier cours mercredi 19, de constater que l'auditoire de Philologie romane était décidément trop exigu pour contenir les nombreux amateurs et professionnels attirés par les charmes des langues d'oil.

Le porte-manteau est chargé à craquer, les sièges manquent, les tables sont trop petites ; l'atmosphère de la salle, habituellement sibérienne, est devenue supportable.

Les gentlemen galants se multiplient auprès des auditeurs du beau sexe, très bien représenté ma foi, par un gracieux peloton enjuponné, commandé par une maréchale ravissante (et qui s'en doute, probablement ?).

Le groupe du sexe fort et bruyant, comprend dans son sein des gens de toutes catégories, depuis les « docteurs » à l'attitude noble et conscients de leur mission, jusqu'aux « bleus » effarouchés, qui pénètrent en tremblant dans le maquis des racines françaises et des manuscrits moyen-âgeux. Notre sympathique et majestueux bibliothécaire, flanqué de quelques « collègues » à barbe hirsute ou à penne démesurée, constitue l'avant-garde.

Dans les rangs, clairsemés dans la masse des néophytes, quelques vieilles barbes de l'an passé, ennuyés de cette invasion. Remarqué la philologie classique, représentée par de savants disciples de Tertullien, ancien cadet de Philosophie et son confrère à binocle, dernier rejeton d'une vieille souche presque disparue... Le camarade Paquot, absorbé par de multiples occupations d'ordre varié, ne fait dans le sanctuaire que de rarissimes apparitions...

Mais restons-en là pour aujourd'hui, sinon le « *Vaillant* » ne digérera pas mes tartines. . A Lundi.

BRUYÈRE.

La gaieté des coquilles typographiques

J'ai retrouvé dans mes vieux papiers l'article ci-dessous, découpé de je ne sais quel quotidien et qui ne manquera pas de dérider les plus sombres.

* * *

Quiconque a tenu une plume et s'est vu imprimer a connu ce désagrément des erreurs typographiques auxquelles on a donné le nom de « coquilles ». Le plus souvent, elles déforment un mot et lui ôtent toute signification, c'est le moins désagréable qui puisse arriver à l'auteur ! Il advient fréquemment, en effet, que le hasard (à moins que ce ne soit la malice de l'ouvrier), donne à la phrase, par le changement d'une lettre, un sens ridicule ou fâcheux.

J'en citerai ici quelques exemples, choisis parmi les plus curieux et les plus amusants aussi. Faut-il rappeler les deux « coquilles » bien connues : Le *Journal des Débats* faisant dire à Guizot dans un discours célèbre : « Je suis au bout de mes farces » pour « forces » et le *Moniteur* publiant la dépêche suivante au moment d'une maladie du prince Jérôme sous l'Empire : « Le « vieux » persiste » (pour le « mieux ») ? Celles-ci ont eu, à l'époque, un universel succès. Il en est de moins remarquées, bien que tout aussi réussies.

Dans une « Ode à Ponsard », M. de Bornier écrivit les vers suivants :

Tu marchais en pleine lumière,
Et la victoire coutumière
Ne t'abandonna qu'au tombeau..

Un grand journal les publia avec le grotesque travestissement :

Tu marchais en pleine lumière,
Et Victoire la couturière
Ne t'abandonna qu'au tombeau...

Est-il besoin de dire que les imprécations de M. de Bornier dépassèrent en virulence celles de don Diègue !

La *Vérité* rendant compte de l'inauguration d'une statue à Gutenberg, inventeur de l'imprimerie, dit :

« Il est représenté debout, ayant à ses côtés les attributs de « l'infirmerie » auxquels il semble sourire ! »

Je me souviens d'une phrase d'un roman-feuilleton : « Alors la noble châtelaine déposa ses bijoux dans la « soupe... » L'auteur avait écrit : « la coupe » !

J'ai lu, dans le *Patriote*, cet amusant écho : « Châtellerault. — Un duel. — Une rencontre au pistolet vient d'avoir lieu au champ de tir entre MM. B... et U... Deux balles ont été échangées sans résultat, après quoi adversaires et témoins ont joyeusement « sablé la campagne ».

D'ordinaire, après une heureuse rencontre, c'est le champagne qu'on sable, mais il est évident qu'il est plus utile de sabler la campagne, surtout quand le duel a eu lieu dans le jardin d'un des adversaires ou d'un des témoins.

Dans un journal du Hainaut, celle-ci : « Notre sympathique bourgmestre va beaucoup mieux, et avec beaucoup de « foins » la guérison ne peut manquer d'être prompte »

Ces deux coquilles dans la même phrase ne peuvent qu'être l'œuvre d'un typo malicieux : « Notre ville est dans la désolation ; les pauvres ont « pendu » hier leur meilleur ami. On a fixé à demain les obsèques de cet homme de « rien ».

J'ai trouvé dans un ouvrage de morale la phrase suivante qui, un instant, m'a rendu rêveur : « L'amour du sucre rétrécit l'âme et racornit le cœur ». J'avais cru jusqu'alors que ça faisait seulement tomber les dents ! J'ai compris dans la suite qu'il s'agissait non du « sucre » mais du « lucre » !

Annonçant le départ d'un magistrat distingué, l'*Avenir de la Guadeloupe* déclarait : « Sa grande « rapacité » avait été remarquée dès son arrivée parmi nous. » C'était « capacité » qu'on avait voulu écrire.

Les *Petites Affiches* ont publié cette annonce : « Belle femme » à vendre ou à louer », pour « ferme ».

De la *Gazette des Tribunaux* : « Le tribunal trouvant la faute légère, ne condamne le pauvre diable qu'à huit jours d'empoisonnement ».

Du *Soleil* : Notre excellent ami B... vient d'être « dévoré » par le bey de Tunis. Nous le félicitons de cette distinction méritée.

Le feuilleton d'un journal finissait ainsi : « Les viveurs s'attablèrent et l'orgie commença. . (La suite au prochain numéro.) » Le typographe, levant une lettre « c » pour une lettre « s », compose : « La « cuite » au prochain numéro. »

Il a été publié, en 1623, un ouvrage intitulé « Moyens légitimes pour parvenir à la faveur et s'y tenir » (traduit de l'espagnol en français). Or, dans son « Histoire de l'Imprimerie », le compositeur ayant sans doute sauté une ligne, Lacaille appelle le livre : « Moyens légitimes pour parvenir à traduire l'espagnol en français. »

Dans un bulletin financier cette coquille, trop spirituelle pour n'être pas voulue :

« Les « voleurs » des mines d'or se soutiennent bien. » Au lieu de : les « valeurs ».

Un courrier du Tonkin annonce qu'un douanier « en traversant une lagune a été enlevé par les « pattes » pour. . les « pirates ».

Parlant d'une séance orageuse de la Chambre, le « *Constitutionnel* » écrit cette phrase déplorable dans ce journal sévère et grave : « Dès deux heures, tous les « gredins » sont pleins ». C'est des « gradins », bien entendu, qu'il s'agissait.

Dans un ouvrage en langue latine de Valérien de Flavigny, on trouve cette phrase : « Comment vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton voisin, toi qui ne voit pas la poutre qui est dans le tien ? » Malheureusement, soit hasard, soit malice, au lieu du mot « oculo » (œil), l'imprimeur avait mis partout « culo », que je crois inutile de traduire, et plaçait ainsi la poutre et la paille en un singulier endroit.

Dans une chronique où il était écrit : « Toute leur besogne consiste à s'« assoupir » pendant cinq heures... », on imprima : « Toute leur besogne consiste à s'« accroupir », etc. ». Pendant cinq heures. Grand Dieu !

(A suivre.)

Section spéciale
DE
LANGUES VIVANTES
Professeurs nationaux

COURS DU SOIR : 7 à 9 heures
ECOLE PIGIER
6, Avenue Blonden, Liége

Comptabilité
Sténo-Dactylo - Droit
Correspondance commerciale

PAPETERIE DU CENTRE
Mlles Weimerskirch
Rue Neuvice, 3
Articles pour étudiants
Cahiers, crayons, porte plume réservoir

P. NOTTET-LEMAIRE
HORLOGERIE-BIJOUTERIE
Place du Marché, 8, Liége
Spécialité « Montres Longines »
Anneaux de mariage, Bagues, Bijoux en tous genres
Achat Or et Argent

Produits chimiques purs pour laboratoire
Appareils de chimie, de physique, de photographie et de bactériologie
Léon LAOUREUX & Cie
Rue de la Cathédrale, 56
— LIÉGE —

CASQUETTES D'ÉTUDIANTS
blanches, bleues, vertes, noires
INSIGNES
Téléph. 4373 — Téléph. 4373
F. DEVILLEZ-GAVAGE
Passage Lemonnier, 30, Liége
Tailleur militaire
Equipements pour le Congo

DANSES MODERNES
Académie du Boulevard d'Avroy, 62
En face du kiosque. — Arrêt des trams 4 et 1.
FOX-TROTT -- TANGO -- VALSE HÉSITATION
CAPRICE VALSE -- JASS -- ONE STEP -- ETC.
DERNIÈRES NOUVEAUTÉS
enseignées par un professeur de l'académie de Paris.
-- COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES --

RELIURE, DORURE, CARTONNAGE
JOSEPH BORGUET
Boulevard de la Sauvenière, 118
(1er étage)
LIÉGE

A LOUER

Grâce à l'organisation de ses services téléphonique et télégraphique, la

Gazette de Liége

publie en province des informations du pays et de l'étranger **douze heures avant les journaux de la capitale.**

La collaboration régulière d'une pléiade de spécialistes distingués permet à ses lecteurs de suivre facilement le mouvement politique, économique, social, artistique, sportif et littéraire.

Chaque jour : Une REVUE DE LA PRESSE, un article d'actualité, DEUX FEUILLETONS, compte-rendu des séances de la Chambre (service spécial par téléphone), un BILLET DE BRUXELLES, les faits divers, les nouvelles de l'intérieur et spécialement de la Wallonie, les dernières informations de l'étranger, les faits religieux, les débats judiciaires, les SPORTS, Renseignements financiers, les BOURSES, les principaux marchés, etc., etc.

Chaque semaine : CHRONIQUE LIÉGEOISE, la SEMAINE POLITIQUE, Chronique littéraire, causerie juridique, scènes de la vie maritime, nombreuses correspondances de l'étranger, Chronique musicale, Causerie économique, CHRONIQUE AGRICOLE, de nombreux articles inédits sur l'actualité artistique, scientifique, variété, etc.

En vente dans toutes les gares.

A L'UNION DES ÉTUDIANTS
118, BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE

REPAS ÉCONOMIQUES

Dîners	2 fr. 50
Soupers . . .	1 fr. 50
Petits déjeûners	0 fr. 75

Le service réservé aux membres de l'UNION est assuré dès maintenant.

Renseignements et inscriptions chez BORGUET, au local.

A LOUER